

Open Workshop du 19 mai 2013 à l'Université Kanagawa

Raymond MAYER

La culture japonaise dans la perspective de l'Afrique et de l'Océanie : exemples du Gabon et des îles Wallis-et-Futuna

En guise d'introduction

Je vais peut-être vous surprendre en vous déclarant d'entrée de jeu que *la première image de la culture japonaise est une image technologique* avant que d'être une image *culturelle* au sens restreint (du moins en français, dans le sens d'une culture privilégiant l'artistique, le littéraire, le télévisuel, le linguistique ou le muséographique par exemple), et c'est une image de la culture nouvelle du Japon, pas de sa culture ancienne. Cette appréciation ne vaut évidemment qu'à travers mon point de vue dans les pays où j'ai résidé durablement : d'abord en Polynésie, précisément dans les îles Wallis-et-Futuna où j'ai résidé deux années pleines, puis en Afrique centrale, au Gabon où j'ai établi ma résidence depuis 37 ans (et où j'ai acquis la nationalité gabonaise). Parlant de mon positionnement personnel, disons que mon récit de vie représente une triple culture : la française au départ, la gabonaise à l'arrivée, et la wallisienne entre les deux.

Ce qui m'a été demandé, c'est d'intervenir dans cet atelier ouvert (« open workshop ») : « *La culture japonaise dans la perspective du Tiers Monde* ». Je vous propose donc de traiter du « Tiers Monde » (expression inventée, semble-t-il, par l'anthropologue africaniste français Georges Balandier), je propose de traiter du Tiers Monde en deux parties, la partie africaine d'abord, qui est la plus éloignée du Japon, puis la partie océanienne qui, vue d'ici, est toute proche (mais pour un Européen ou un Africain : bien éloignée). Deux distances inégales, mais qui ne préjugent pas pour autant de deux regards inégaux, mais qui imposent, peut-être et au contraire, deux regards égaux, encore que nous préférions parler de regards qualitatifs que de regards hiérarchiques. Normalement on devrait voir une interaction de perspectives. Mais pour des raisons évidentes, la présente communication ne pourra se réclamer que d'une approche unilatérale, exogène et mono-située.

L'intérêt d'un *workshop* comme celui-ci, c'est justement de pouvoir faire la synthèse des perspectives ouvertes, et de recoller les morceaux en quelque sorte, une fois que chaque intervenant a livré sa part de compréhension du sujet soumis à l'analyse. L'expression « Tiers-Monde » qui pourrait être assimilée à celle de Troisième Monde est elle-même, comme on le sait depuis longtemps, ambiguë. Des pays réputés du Tiers Monde pouvant s'en échapper et se rattacher progressivement au Premier ou au Deuxième Monde ! Rien n'est statique, « tout coule » et pas seulement dans le mauvais sens ! Je considère moi-même l'Afrique comme un Far-West du XXe et du XXIe siècle, où toutes les initiatives sont possibles, plutôt que comme l'expression d'un Tiers-Monde misérabiliste.

Une image de produits avant une image de personnes

J'ai donc dit d'entrée que ce qui est surprenant dans la présence japonaise aux deux formes de Tiers-Monde que je connais, c'est que la culture japonaise est présente par ses *produits*, avant d'être présente par ses personnes, par ses ressortissants. Présence d'objets et pas de sujets. Au Gabon, cette présence japonaise explose à travers l'importation de voitures et de matériels électroniques, tandis que la présence physique de ses ressortissants est infinitésimale, à la différence de la présence européenne, française en particulier, ou plus récemment d'une augmentation perceptible de Chinois physiquement présents dans des chantiers imposants d'immeubles officiels ou plus étonnamment dans des commerces à petite ou moyenne échelle. Sur le modèle de la « *Françafrique* », on a publié un livre sur la « *Chinafrique* », c'est dire l'importance accordée à ce nouveau phénomène tout à la fois économique, migratoire et démographique. Mais il est vrai que le commerce libanais les a précédés depuis cinquante ans, sans que personne n'en fasse de livre et sans que l'opinion ne s'en émeuve. Quel est donc ce paradoxe, s'agissant du Japon, entre une présence étonnante en termes de *produits* sur un fond d'absence *démographique* manifeste. On a donc, dans le sens d'Appadurai, des *flux de produits matériels et immatériels* sans leurs auteurs physiques qui circulent en Afrique et en Polynésie. En étudiant le régime diasporique des ressortissants japonais au Brésil, l'exposé de François Laplantine va certainement offrir un magnifique contrepoint à ce que je vais dire pour l'Afrique et l'Océanie. Ce qui veut dire que la perception extérieure de la culture japonaise ne pourra être que diversifiée et que l'histoire en différence d'emblée l'approche.

Mais figurez-vous qu'au Gabon, dont je vais parler d'abord, ce type de *présence culturelle par produits interposés* n'est pas nouveau. Il a caractérisé toute la période coloniale, dans le sens que les Occidentaux de l'époque (aussi bien Américains qu'Européens) étaient seulement présents sur la côte Atlantique, aux confins du Golfe de Guinée, mais que leurs produits diffusaient vers l'intérieur du pays qui ne s'appelait pas encore le Gabon, celui-ci se réduisant au début au comptoir colonial français implanté sur les rives d'un large estuaire dénommé Gabon. Paul Du Chaillu [diapo], premier explorateur connu de l'*hinterland* du (futur) Gabon, fut surpris de trouver en 1865 des bouteilles à 300 kilomètres à l'intérieur des terres, bien avant que les populations qui s'étaient mises à les utiliser ne connaissent leurs producteurs. Réciproquement, les produits de l'intérieur du pays (bois d'ébène et caoutchouc ou encore défenses d'ivoire par exemple) gagnaient la côte, en sens inverse, comme dans un cycle de *kula*, pour être achetés par le marché européen, sans que les producteurs et les destinataires ultimes ne se voient, que ce soit dans un sens ou dans l'autre. On pourrait bien évidemment rétorquer que dans n'importe quelle chaîne de distribution moderne, le consommateur ne rencontre jamais le producteur. Ceci est vrai pour le commerce, mais engage plus au niveau des concepteurs et fabricants des produits que leur simple circulation anonyme au long d'une chaîne de distribution. L'étanchéité interculturelle mérite un détour sur le plan technologique.

Dans le contexte des îles Wallis et Futuna, le cas est encore plus patent. Je me souviens que dans une île sans route goudronnée – nous sommes en 1970 – nous avons acquis dans notre école une voiture de marque *Datsun* dont le volant était à droite pour une conduite à gauche, tout simplement parce que l'importation se faisait à partir de l'archipel Fidji, alors encore colonie britannique donc éduqué au respect des règles de conduite du pays colonisateur. Bref, même dans un Tiers Monde sans route, la voiture importée était *made in Japan*, ce qui conférait d'emblée à ce pays une réputation de fabricant de voitures, et de voitures particulièrement bien adaptées au climat tropical et aux voies de communications terrestres sommaires.

Encore convient-il de remarquer que le niveau technologique du Japon a basculé du niveau de bas de gamme au niveau du haut de gamme précisément au tournant des années 1970. Je me souviens que la marque *Fuji* des pellicules photographiques avait une fâcheuse tendance à virer vers des teintes verdâtres, ce qui transformait mécaniquement, je devrais dire chimiquement, des couleurs chaudes en couleurs froides. A la même époque, les pellicules de marque allemande *Agfa* présentaient des dominantes violettes qui ne garantissaient pas un heureux vieillissement des photographies prises. Seule la marque *Kodak* pouvait se targuer d'offrir une restitution de couleurs sans dominantes désagréables. A travers ces trois exemples commerciaux en apparence anodins, on mesure d'emblée qui étaient, à cette époque-là, et à l'échelle de la planète, les producteurs de haute technologie photographique, quand bien même l'origine de la photographie doit aux chimistes Lumière de la ville de Lyon. L'inventeur n'est pas forcément bon commerçant, et la culture technologique. Aujourd'hui, le problème de la qualité des couleurs photographiques ne se pose plus, les pellicules (le fameux « argentique » en lexique commercial français) ayant disparu en moins de dix ans. USA, Japon, Allemagne, pendant près d'un demi-siècle, le trio technologiquement le plus productif peut se mesurer au niveau technologique atteint. Devrais-je rappeler la définition de Marx faisant de « la culture technologique le gradimètre d'une société » ? Ce n'est pas la puissance financière qui mesure les pays, mais la capacité technologique. Même les pays qui produisent le pétrole ne sont pas vus comme supérieurs aux pays démunis de pétrole, mais ayant la capacité de le transformer dans des produits les plus inimaginables, dont le « plastique » a été inventé comme vecteur commun.

Cela est surtout vrai quand la production technologique est unilatérale, comme dans le contexte d'exportation vers des pays du Tiers Monde, sans qu'il y ait d'importation en retour. L'unilatéralité crée le manque et donc la fascination culturelle. Sans invoquer « l'idéologie de la technologie » de Habermas, il est loisible de mesurer l'impact de la culture technologique sur les masses à la façon d'un opium des peuples !

Ce n'est donc pas le moindre mérite de Kawada Junzo que d'avoir montré, dans une conférence remarquable dont nous avons eu la primeur à Libreville, le 2 février 1999, que toute technologie renvoyait à une culture. Pas de technologie sans culture et deuxième principe d'observation : les cultures technologiques sont diversifiées et non pas universelles. Avant lui, nous pensions que la technologie était la partie uniformisante et uniformisée de la globalisation. Avec lui, et après lui, nous pensons que les cultures technologiques sont aussi différenciées que les autres aspects des cultures. Exit la théorie rampante de l'homogénéisation des cultures par la technologie. Il a ainsi montré que dans une comparaison entre les cultures européennes, asiatiques et africaines, on pouvait déceler trois modèles nommés respectivement par lui A, B et C que l'on pouvait aisément implémenter par des exemples pris dans des secteurs de production aussi différenciés que l'agriculture, l'industrie, le vêtement ou la navigation et la transmission de l'énergie.

C'est vrai que nous avons eu en France deux anthropologues ayant développé un intérêt soutenu pour les cultures technologiques, les deux André-Georges, André-Georges Leroi-Gourhan, et André-Georges Haudricourt. Mais ces auteurs, tous deux très intéressés par l'Extrême-Orient, ont développé des perspectives essentiellement diachroniques, alors que Kawada Junzo s'est résolument positionné sur la comparaison de sociétés « en rupture » et non pas « en continuité » comme il aime à le distinguer de son côté.

Une image de produits immatériels

On aurait donc tort de croire en une séparation entre économie et culture quand il s'agit de disputer de l'image culturelle d'un pays. L'image économique fait partie de l'image culturelle. Elle n'est pas son contraire, son corollaire ou son complémentaire. Il est loisible de distinguer dans l'éventail des possibles d'une diversité de genres d'application. Ainsi serait-il intéressant d'envisager la réfraction du domaine économique sur le domaine culturel, dans le cas précis de la culture japonaise confrontée à son image et ses perspectives dans le Tiers Monde.

J'ai parlé de la photographie pour nous introduire à ce à quoi peut ressembler une culture technologique. Mais je pourrais prolonger cette réflexion photographique en passant au monde télévisuel. Le Japon a fait son entrée médiatique dans le Tiers Monde par la série « *Goldorak* ». L'unique chaîne de télévision nationale du Gabon, dans les années 1980, diffusait à flux tendu, tous les soirs à la même heure, comme aujourd'hui à l'heure des *telenovelas*, les séries pour enfants que regardaient aussi bien les adultes, et qui étaient servies par des musiques de génériques particulièrement efficaces que n'avaient aucune peine à se remémorer de jeunes « cerveaux disponibles » (comme disait un patron de chaîne TV française, Patrick Le Lay, on dirait la métaphore de la cire imprégnable de chez Descartes).

Dans des dessins animés diffusés jusque-là en situation monopolistique par Walt Disney, l'irruption des séries *Goldorak*, sur le mode de guerres interstellaires reprenant à leur manière à la fois « L'Odyssée de l'espace » des adultes et la conquête de l'espace en temps réel, affichait une nouvelle forme de mise en images qui faisait éclater le cadre de l'écran. Les personnages animés n'étaient plus cadrés dans leur cadre, mais le débordait en permanence par leurs sorties à la manière d'un Caterpillar céleste, plutôt que par la romantique randonnée d'un véhicule en déplacement en version « figurative » (c'est-à-dire en version référente à la réalité ambiante de la vie ordinaire). L'imaginaire télévisuel japonais a sans doute beaucoup contribué à renouveler le cadre presque théorique de la production d'images animées. Peut-être même que les images ultimes des *thrillers* ou des films fantastiques américains doivent beaucoup à cette imagination japonaise débridée et débordante qui a inondé la production mondiale des films d'animation. Le contraste est d'autant plus étonnant que les films dits « films d'auteur » réalisés à la même époque au Japon présentait un rythme d'un calme olympien pour ne pas dire *zen*, tout en cachant une violence de sentiments inouïs qui pouvaient exploser dans certains cas, comme dans *L'empire des sens* (un film, rassurez-vous, qu'on n'a jamais vu dans aucun pays du Tiers Monde).

Une image de la culture héritée

J'aime bien l'expression du philosophe Castoriadis qualifiant les traditions scientifiques de « cultures héritées ». Quand on quitte l'univers fabriqué du XXe siècle finissant ou du XXIe siècle commençant, on revient forcément à une culture désignée comme « classique » dans quelque pays que l'on considère. De ce point de vue, je dois bien noter qu'aucune manifestation culturelle japonaise, dans le sens restreint du terme n'a, à ma connaissance, été proposée et présentée au Gabon, à la différence de certaines initiatives coréennes.

Je n'ai pas rencontré de mention du Japon dans la littérature contemporaine du Gabon, mais j'en ai trouvé dans la littérature orale des îles Wallis et Futuna. De deux manières, d'abord dans un récit rapporté à un naufrage du 29 juin 1874, plus exactement à un échouage d'un aviso, navire de guerre

L'Hermitte, dont l'épave rouillée est encore visible à côté de la passe corallienne principale Honikulu [diapo] et dont les causes de la catastrophe sont diversement interprétées par la population wallisienne. Je vais vous en livrer trois.

Version Malia-Sosefo Fiakaifonu (26 juillet 1971)

C'était un bateau qui venait du Sud de l'Afrique. A bord, des femmes et quatre Noirs. Ils sont venus avec la statue de la Vierge. L'une des femmes a dit de jeter la Vierge dans la mer, parce que, disait-elle, la statue les entraînait au malheur. Les quatre Noirs l'ont jetée à la mer. L'autre femme disait de ne pas la jeter sinon ils mourraient. Mais les quatre Noirs ne lui ont pas obéi. Ils ont jeté la Vierge à la mer. Quand la Vierge fut dans l'eau, une vague emporta le bateau. La femme qui avait dit de ne pas jeter la statue fut sauvée. Les quatre Noirs et l'autre femme se sont noyés. Les deux femmes étaient des Noires.

Version Falakika Filimohahau (*Vaka mate*, 26 juillet 1971)

C'étaient des hommes. Un des hommes voulait empêcher qu'on jette la statue à la mer. Son compagnon s'est jeté sur lui et l'a presque tué. Tout de suite, l'homme a embrassé les pieds de la statue de la Vierge. L'adversaire a précipité la statue à la mer. L'homme s'est agrippé à la statue. Il est remonté avec la statue. Un grand vent s'est levé et a entraîné le bateau hors de la passe. L'homme a nagé jusqu'à Fonua-fo'ou. Le bateau a chaviré. Tout le monde est mort.

Version Amelia Kikanoi (26 juillet 1971)

C'est un bateau qui est venu à Wallis pour tuer ! Il est venu avec une statue de la Vierge. Quand il a quitté Wallis, il a jeté la Vierge dans la passe, et par suite, il est monté sur le récif : tout à coup une grosse vague est arrivée et l'a entraîné sur le récif. Des hommes se sont sauvés à la nage vers les îlots Nukuatea et Fonuafo'ou. C'étaient des Japonais.

Deuxième mention du Japon dans la tradition chantée de l'île se rapportant cette fois-ci à la deuxième guerre mondiale, au fil des danses à textes circonstanciés composés tout au long des années de guerre, en fonction des fêtes régulières qui sont organisées dans l'île. Les premiers extraits peuvent être datés de l'année 1943 (après l'arrivée des soldats américains dans l'île) et de l'année 1944 (après le sabordage de la flotte française à Toulon). Les extraits les plus significatifs me semblent être ceux de l'année 1945 et qui se rapporte à l'écho provoqué dans les îles polynésiennes par l'explosion des bombes atomiques lancées sur Hiroshima et Nagasaki. Voici ce que ça donne dans l'interprétation locale.

[Citation d'un chant de 1943 de l'île Wallis]

Tau mai Amelika	Ils sont venus les Américains
O mafola i te Pasifika	Se répandre dans le Pacifique
Malesale, Filipina	Marshall, Philippines
Nuvele Kine pea mo Makuila	Nouvelle-Guinée et puis Marquises [?].
Ko te vela o te fale	La maison a brûlé
Tamaliki valevale	Enfants paniqués
Oho leva Lusia	La Russie s'est lancée
Tau ki Selemania.	Dans la guerre contre l'Allemagne.

[Citation d'un chant de 1944 de l'île Wallis, et écoute du CD]

Ne'e kole e Itilele te fua manua	Hitler a demandé la flotte de guerre
Ke fetuku Saponia ki siona fenua	Pour transporter les Japonais dans son pays
Pea fakafisi leva ki ai ko Peta.	Et Pétain a refusé cela.

[Citation d'un chant de 1945 de l'île Wallis]

Koeni te pule-tau foou
Osi ina fakaosi te tau
Ko Tuluma ae nee na fau
Sii foi pulu fakamataku

Voici le nouveau chef de la guerre,
Celui qui y a mis fin
C'est Truman qui a fait fabriquer
Cette bombe terrible.

Osi te pulu tona fafao
Pea ina ave leva te logo
Tanaki fakamaopopo
Te fafine o ave ki mamao

Après avoir embarqué cette bombe,
Il annonçait alors la nouvelle :
Rassemblez
Toutes les femmes et envoyez-les au loin.

Koeni te foi pulu ka oho
Kolo tona tatau mo te temonio
Au loto ke puli aupito
Saponia he e tau fakapo.

Voici la bombe qui va être lancée
Elle est pareille au démon.
Je voudrais qu'il soit anéanti complètement
Le Japon combattant sans pitié.

Talavou tou fakafiafia
Kua tokalelei te Pasifika
Kua hiki nima lava Saponia
Ki te foi pulu a Amelika.

Jeunes gens, réjouissons-nous,
La paix est revenue dans le Pacifique
Le Japon a signé la capitulation
A cause de la bombe des Américains.

Dans tous les cas de figure, tradition parlée, chantée ou dansée, l'interprétation populaire est défavorable au Japon et le classe dans la catégorie des « actants opposants » si l'on applique le schéma d'interprétation d'Algirdas-Julien Greimas (1970), les Japonais venant en permutation libre dans le système sémantique construit par l'imaginaire local. Mais j'ai montré dans ma thèse que cette classe laisse apparaître tout ce qui est extérieur au district d'appartenance du narrateur : il peut ainsi s'agir, suivant les cas, aussi bien d'habitants des deux autres districts de l'île Wallis, que des Tongiens qui ont historiquement envahi l'île, ou encore d'Européens trop arrogants ou trop présomptueux par rapport aux règles de conduite inculquées par la « coutume ». La tradition orale est ainsi une sorte de garde d'honneur contre les envahisseurs, proches ou lointains.

Une image de la culture instituante

C'est encore une expression de Castoriadis qui va me servir à décrire le rôle des scientifiques japonais qui n'ont cessé de s'intéresser à la fois aux terroirs polynésiens et africains. Dans un colloque organisé en septembre 2011 à Montpellier, ils ont constitué un tiers des scientifiques ayant délivré une communication sur les populations de « chasseurs-cueilleurs » entendez par là les populations dites Pygmées dans la littérature populaire et scientifique depuis 1873, année pendant laquelle l'Allemand Günsfeldt a assimilé sa rencontre avec les Twa du Congo pas encore belge à la réalité de la fantasmagorie des Pygmées d'Homère. Vous allez me dire que nous sommes loin des perspectives d'un quelconque Tiers-Monde dans le cadre d'un colloque se déroulant en France. Précisément, ce que l'on constate, c'est une identité de perspectives qui se développe depuis la France ou depuis le Japon en direction du Tiers-Monde. Mais je précise aussi que le tiers des participants étaient constitués d'Africains. Voilà qui laisse préjuger d'une réciprocité de perspectives tant attendue depuis longtemps.

Des séjours réguliers de scientifiques impulsent progressivement une image plus rapprochée du Japon, cette fois-ci en hommes et en femmes en présentiel, dans les pays du Tiers Monde. Kawada Junzo a été le pionnier de ces hommes de terrain et de rapprochement des peuples, là où les relations étaient antérieurement confisquées par les colons européens. Non seulement son terrain au Burkina-Faso, mais sa tournée de conférences dans les capitales africaines en 1999 a été un signal fort donné par le Japon aux pays africains, et qui a abouti à l'élection de M. Matsuura Hoïchiro à la Direction Générale de l'Unesco. Cette élection aussi probablement plus fait pour l'image culturelle du Japon au plan international que toutes les actions et discours antérieurs réunis.

A Wallis et Futuna aussi, un scientifique japonais vient régulièrement visiter la tradition orale des îles et en publie régulièrement des corpus transcrits en langue polynésienne originale et traduits en japonais. La revue *Oceania* est recensée au CREDO de Marseille.

Le protocole de Kyoto en acte

Enfin je voudrais clore cette revue des interventions japonaises dans certains pays réputés du Tiers Monde par une expérimentation massive de panneaux solaires devant le Ministère des Affaires étrangères du Gabon et à l'intérieur même du campus de l'Université Omar Bongo de Libreville d'où j'arrive. Ainsi se boucle à la fois ce tour d'horizon des perspectives ouvertes par le Japon sur le Tiers Monde tout en montrant que les influences ressortissent à des échelles et des grilles d'interprétation différenciées.

Conclusion : retour à la triangulation des cultures

Comment conclure cette brève introduction aux perspectives tiers-mondistes esquissées face à la puissance nipponne ? En fait, les interprétations proposées par Appadurai semblent s'appliquer parfaitement au cas nippon si l'on mesure l'envergure infinie donnée d'une part au commerce des voitures et du matériel électronique, d'autre part aux émissions de télévision diffusées dans de nombreuses langues du monde dont le français. Et cela sans présence physique de leurs producteurs, créateurs ou auteurs.

La part présente physique est bien plus faible quand il s'agit de mesurer la mobilité réciproque des imaginaires respectifs des pays concernés. De ce point de vue, une analyse en isolat, ou sur le constat d'un côtoiement tout à fait marginal, mériterait plus que les quelques lignes que j'y ai consacrées.

Dans les deux cas traités, qui ne peuvent prétendre à aucune exhaustivité scientifique, nous avons affaire à des territoires qui ne connaissent du Japon que la réfraction, par les produits, d'un aspect de la culture japonaise, l'aspect technologique. Si on veut le dire autrement, cette réfraction ne concerne que la partie contemporaine de la culture japonaise, pas sa partie classique et traditionnelle. Et dans cette contemporanéité, seul l'aspect technologique prévaut, et non pas d'autres aspects culturels. On n'a rien de l'influence du tango argentin, de la samba brésilienne, du tamouré tahitien, du zouk antillais, ou de la rumba de l'Afrique centrale. Certes, comme je l'ai montré, l'industrie du dessin animé japonais peut faire progressivement prévaloir sur le marché audio-visuel mondial certains épisodes de l'histoire culturelle du pays nippon, mais elle y occupe une place minoritaire.

Si l'on voulait enfin évoquer l'image récente du Japon dans le Tiers-Monde, il faudrait parler de l'immense clameur mondiale qui a accompagné la diffusion des images du tsunami de 2011 et des

péripéties à répétition qui marquent l'agonie de la centrale nucléaire de Fukushima, ce dernier toponyme marquant durablement les esprits au point de se confondre avec celui de Tokyo et du pays tout entier.

Références bibliographiques

Appadurai, Arjun 1990. *Modernity at large*, (trad. fr. *Après la colonisation*)
Kawada Junzo 2011. Préface à *L'autre face de la lune*, Paris, Seuil.
Laplantine, François 2011. *Tokyo, ville flottante*, Paris, Stock.
Lévi-Strauss, Claude 2011. *L'autre face de la lune*, Paris, Seuil.
Lévi-Strauss, Claude 2011. *L'anthropologie face au monde contemporain*, Paris, Seuil.
Mayer, Raymond (éd.) 2014. « Lévi-Strauss ou les transformations de l'Océanie », *Journal de la Société des Océanistes* (numéro spécial, en préparation) Paris, Musée du Quai Branly.
Mayer, Raymond et Malino Nau 2006. « Chanter la guerre à l'île Wallis » *Journal de la Société des Océanistes*, n° 126.
Oceania, revue périodique, Tokyo.

Références iconographiques

Mayer, Raymond 1972. Japon 1972, 100 diapos
Mayer, Raymond 2013. Gabon 2013, 100 photographies numériques
Mayer, Raymond 1970, 2006, 2008. Wallis 1970, 2006, 2008, 500 diapos et photographies numériques

Références phonographiques

Mayer, Raymond 1971. Enregistrements sur bandes magnétiques de chants sur la guerre 1939-1945

Références sitographiques

N'neng-Alôr, Jubilé 1981. 25images/SHS : Histoire des peuples du Gabon : les Baka.

Références vidéographiques

Films de l'île Wallis, voir références d'archives entreposées au Centre de Recherche et de Documentation sur l'Océanie (CREDO), Marseille
Films du Gabon, voir références sitographiques. 4 films d'anthropologie
Film du Japon 1972 postsonorisé (image originale perdue)